

Daniel Schneidermann, Pascal Froissart,
Guillaume Soulez

Rumeurs et emballements

Comment les décrire, comment leur résister ?

Daniel Schneidermann, journaliste (*Arrêt sur images*, France 5 et *Libération*)

Pascal Froissart, Université de Paris 8

avec Guillaume Soulez, Université de Paris 3



Rumeurs et emballlements
Comment les décrire,
comment leur résister ?

Daniel Schneidermann,
Pascal Froissart, Guillaume Soulez

Rumeurs et emballlements

Comment les décrire, comment leur résister ?

Débat entre Daniel Schneidermann, journaliste (*Arrêt sur images*, France 5 et *Libération*)

et Pascal Froissart, enseignant-chercheur (Université de Paris 8)

Animé par Guillaume Soulez (Université de Paris 3)

Deux livres récents analysent ces moments particuliers où une certaine effervescence s'empare des médias, à l'occasion d'une actualité particulièrement vive, surprenante ou polémique, conduisant à une sorte de « discours unique » dans les médias sur cet événement (affaire « Grégory », *Loft Story*, affaire « Meyssan », couverture médiatique de l'insécurité avant l'élection présidentielle de 2002, etc.), et peut-être au sein d'une partie, plus ou moins grande, du public.

Le cauchemar médiatique (*Denoël*, octobre 2003), est écrit par un journaliste, Daniel Schneidermann, qui, depuis plusieurs années, se trouve dans la position inconfortable d'observateur de ses confrères ; l'analyse de la polémique autour de *La face cachée du Monde* (Pierre Péan et Philippe Cohen) qu'il mène dans la conclusion de son livre lui a valu son récent licenciement du Monde où il tenait une chronique dans le supplément « Radio-Télévision », il assure depuis une chronique « Médiatiques » dans *Libération*. On connaît aussi D. Schneidermann pour son émission *Arrêt sur images* qui, chaque dimanche, entreprend un travail patient de « décryptage » de l'information médiatique. Le cauchemar médiatique analyse la genèse d'une série d'« emballlements » médiatiques comme ceux que nous citons ci-dessus, et vise à sérier quelques paramètres pour reconnaître un « emballlement » afin d'y mieux résister. Par exemple, D. Schneidermann isole une période de « foudroiement » auquel un tel emballlement donne lieu, chez les journalistes comme au sein du public, c'est-à-dire une forme de « tétanisation » devant l'événement qui

fait brutalement vaciller les valeurs et les croyances les mieux établies. Le livre est une critique – et une autocritique – de la profession de journaliste et D. Schneidermann y étudie les mécanismes par lesquels, par une succession de reprises, la presse et ses acteurs les journalistes font circuler de fausses informations mais aussi des peurs ou des croyances délétères pour aller au-devant de prétendues attentes du public, tout en se refusant à une certaine transparence sur ces pratiques.

Dans *La rumeur. Histoire et fantasmes* (*Belin*, 2002), Pascal Froissart, chercheur et enseignant à l'université de Paris VIII (et membre de la rédaction de *MédiaMorphoses*), vise à faire une sorte d'archéologie de ce « concept » de « rumeur ». Il montre comment ce terme, qui a longtemps renvoyé à la simple « réputation », a pris le sens de phénomène collectif, voire « populaire », de propagation irrationnelle d'un récit à la suite de sa construction « scientifique » entre la fin du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e, en lien avec l'émergence des sciences sociales et des médias, (ces derniers seraient aujourd'hui les principaux fabricants de la rumeur, tant par la désignation de son « existence » que par sa propagation par voie de presse). La « rumeur » apparaît comme un concept mou, un mot-valise, qui sert à certains « experts » ou à certains journalistes à décrire des réalités qui n'existent pas, comme en particulier cette idée d'une propagation incontrôlée de croyances dans les couches populaires à laquelle s'opposerait la calme rationalité des gens informés.

La discussion a donc d'abord porté sur l'existence ou

Daniel Schneidermann,
Pascal Froissart, Guillaume Soulez

Rumeurs et emballements
Comment les décrire,
comment leur résister ?

non des « rumeurs » ou des « emballements » côté public, puis elle a naturellement évolué vers l'analyse des pratiques médiatiques dont l'« emballement » est un révélateur, avant de se conclure sur les moyens de mettre en place des « verrous » ou des garde-fous pour prévenir de tels phénomènes.

Guillaume Soulez

La « rumeur » existe-t-elle ?

Pascal Froissart – Savoir si la rumeur est première, ou si elle est le produit des médias, la question est centrale pour moi, naturellement. On ne cesse de dire partout que la rumeur préexiste aux médias, qui n'ont qu'un rôle de révélateur ou d'observateur... J'en doute largement : au mieux, dans le mariage contre-nature de la rumeur et du journalisme, il s'agit d'une « fertilisation croisée » ; au pire, un moyen rhétorique qu'ont les journalistes pour se dédouaner... Le meilleur exemple est l'ouvrage *princeps* d'Edgar Morin, *La rumeur d'Orléans*, paru en 1969. Même si Morin a pris de la distance par rapport à son livre, je trouve intéressant qu'il y considère la rumeur comme un phénomène quasiment sans médiation technique. Un pur produit de l'oralité. C'est une considéra-

Pascal Froissart – Si on lit bien l'étude de Morin, la piste des médias est évoquée en réalité dès les premières pages. Mais elle est aussitôt oubliée. Pourtant, bien avant l'explosion médiatique ou l'emballlement comme vous dites, on parle de plusieurs sources textuelles : un magazine de fait divers, un roman populaire, voire même des faits de folklore. La rumeur ne sort pas de nulle part, il y a bien une diffusion médiatique préalable ! Certes, après l'éclatement de la bulle, les médias au sens strict ont été très agissants. Ce que je trouve donc intéressant chez Morin, c'est qu'il est représentatif d'une époque où l'on considère que la rumeur commence sans médias et avant les médias, dans l'interstice, entre deux moments médiatiques. Or, ce que j'essaie de montrer, c'est que ce moment « sans médias » n'existe pas. Dans tous les cas, on trouve toujours des médias, pour une raison toute simple : c'est que notre société est immergée dans les médias – et les génère ! Il serait étonnant qu'on puisse y échapper. Dans *La rumeur d'Orléans*, les sources médiatiques sont citées et, trois pages plus loin, il est écrit que c'est une rumeur qui a fonctionné sans aucun média... Symptomatique, non ?

Daniel Schneidermann – Je pense, sans vouloir interpréter sa pensée, qu'il prend « média » comme moi, au sens étroit. Il appelle média ce qu'on appelle dans le langage



Daniel Schneidermann



Guillaume Soulez



Pascal Froissart

tion reprise textuellement dans le livre de Daniel Schneidermann (« dans *La rumeur d'Orléans*, ni les autorités ni les médias ne jouent le moindre rôle de propagation »), ce qui constitue pour moi un premier point de désaccord entre nous.

Daniel Schneidermann – Morin dit en effet que la rumeur n'a pas besoin des médias pour exister.

courant un média, un journal, une radio, un mass media. Ce qui ressort du domaine de la fiction, je n'appelle pas ça les médias. C'est une question de terminologie.

Pascal Froissart – Vous simplifiez peut-être. Le récit qui a été donné pour vrai et colporté au moment de l'affaire d'Orléans est un récit qui se trouve antérieurement dans

Rumeurs et emballements
Comment les décrire,
comment leur résister ?

Daniel Schneidermann,
Pascal Froissart, Guillaume Soulez

des œuvres de fiction. À partir du moment où il entre dans la sphère publique, dans le jeu médiatique, il n'est plus très important de savoir si c'est vrai ou si c'est faux... L'enjeu se déplace. Il est plus intéressant de savoir d'où vient le récit, d'où vient cette histoire d'enlèvement, et pourquoi il sert à une véritable bataille de presse (le battage médiatique qui succède à la plainte du commerçant orléanais est d'une rare ampleur). On est dans l'analyse de la construction d'un événement médiatique (pourquoi cette histoire est-elle exemplifiée, amplifiée, débattue), bien davantage que dans une « socio-psychanalyse ». En matière de rumeur, ce qui m'intéresse donc est de savoir pourquoi cette imagerie de la « rumeur », ce mythe de la rumeur, est tellement agissant chez les journalistes. Pourquoi un journaliste va-t-il chercher un spécialiste de la rumeur, c'est-à-dire un scientifique des sciences sociales, pour parler d'un problème technique, comme les inondations de la Somme ou l'affaire « Baudis » ? Le journaliste fait un diagnostic *a priori* qui consiste à dire : « Ceci n'est pas une information claire et nette, c'est un emballement, c'est une rumeur ». N'est-ce pas une sorte de « défausse » à un moment où une affaire judiciaire est en cours, où on n'a plus rien à dire, à part gloser, c'est-à-dire commenter l'arrêt de l'enquête ?

Daniel Schneidermann – Pour faire une réponse de Normand, peut-être que oui, peut-être que non. À la fois je comprends ce que vous sous-entendez, effectivement le noyau dur de l'intérêt des journalistes devrait rester les faits, et à partir du moment où l'on n'a plus rien à dire sur les faits, on devrait se taire ; en même temps, dans le cadre des inondations de la Somme comme dans le cas Alègre, personnellement, en tant que journaliste, les mécanismes de propagation de la rumeur m'intéressent. Donc je pense utile d'en informer le public.

Pascal Froissart – Ce n'est pas tellement sur le « fond » que cela m'ennuie, c'est plutôt sur la « forme »... Est-ce que, en faisant ça, on ne participe pas à l'emballement ?

Daniel Schneidermann – Bien sûr que si. C'est un piège

infernale dans lequel sont plongés les journalistes dans ce type de cas. Par exemple, nous n'avons rien fait sur l'affaire « Meyssan » à *Arrêt sur images*, ou seulement quelques miettes, à la marge, essentiellement sur le site Internet. Le site est bien pratique pour l'émission parce qu'il nous permet de traiter des sujets sur lesquels nous considérons avoir des choses à dire, mais auxquels nous n'avons pas envie d'offrir cet écho. Cela dit, à partir du moment où Meyssan est passé chez Ardisson, c'est sorti de l'Internet, évidemment. C'est arrivé sur les « mainstream », et nous n'avons pas eu envie d'en « rajouter une louche ». J'ai été conforté dans cette attitude par le résultat de l'émission de Calvi, dont je parle dans le livre : à la différence d'Ardisson, Calvi avait tenté de dresser des coupe-feux devant Meyssan, mais celui-ci a tétanisé les coupe-feux et le dispositif a été inefficace.

Pascal Froissart – La personnalité de Meyssan est intéressante pour expliquer l'emballement qui a surgi. C'est une machine à spectacle étonnante. À sa place, je n'aurais pas vendu le livre de la même manière, j'aurais mis des conditionnels partout, des doutes partout, alors que lui, c'est un *show man*, une machine à vendre son idée.

« Emballement » :
quelle relation entre le
public et les médias ?

Pascal Froissart – Dans l'analyse de cette affaire, cependant, il me semble que vous proposez une vision un peu *magique* de l'emballement. On ne sait guère quand ça surgit, ni où, ni comment ça s'embrace, les mécanismes sont multiples (vous parlez d'omerta, de marchandisation de l'information, de concurrence, d'incompétence aussi), on dirait qu'une sorte de « déraison » saisit le « corps social ». Or, dans cette histoire de Meyssan, pour pousser un peu, je dirais que je n'ai pas besoin de l'hypothèse « emballement » : je constate seulement qu'il y a beaucoup de travail derrière le succès éditorial. Dans son genre, l'auteur est talentueux, et il n'a rien laissé au hasard. Son argumentaire est rodé, souvent redoutable ;

Daniel Schneidermann,
Pascal Froissart, Guillaume Soulez

Rumeurs et emballements
Comment les décrire,
comment leur résister ?

son livre est bien écrit, construit comme un véritable polar et rédigé comme un roman d'espionnage, il rendrait paranoïaque le plus sensé des lecteurs...

Daniel Schneidermann – Vous êtes dur avec moi, en disant que j'ai une vision magique, alors qu'il me semble au contraire avoir dégagé certains critères.

Pascal Froissart – ... pour l'information-spectacle...

Daniel Schneidermann – Pas seulement, par exemple, sur le foudroiement. Pour que l'emballlement fonctionne, il faut qu'à un moment il y ait un *foudroiement*, qui vient pulvériser les gênes, les non-dits. C'est le cas, par exemple, de l'affaire du pédophile Dutroux. C'est le cas de l'apparition de *Loft Story* à la télévision. Avant l'emballlement, on est dans un mélange de croyances, de doutes et de haine. Et tout d'un coup, il y a un coup de foudre qui déchaîne et délivre les discours les plus échelonnés. Il y a aussi ce que j'appelle le *sentiment d'effondrement*. C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'emballlement possible si l'emballé ne ressent pas au fond de lui-même une sorte d'effondrement. Effondrement de sa vision du monde antérieure, effondrement des choses en lesquelles il croyait, et qui tout d'un coup se révèlent vermoulues. Dans l'emballlement sur les réseaux pédophiles, ce qui me paraît très fort, c'est que ça vient conforter un sentiment antérieur plus ou moins inconscient de doute dans les institutions de protection, que ce soit la police, ou la justice. L'affaire Dutroux vient offrir une ratification éclatante à ce doute qui était en nous. L'affaire Dutroux nous dit : « La gendarmerie est dans le meilleur des cas nulle et dans le pire des cas complice, la justice est dans le meilleur des cas nulle, dans le pire des cas infiltrée elle-même par les réseaux pédophiles ». Croyances qui ont d'abord surgi en Belgique à propos des institutions belges, et se transposent sous la même forme en France. Ce qui me frappe beaucoup, c'est la manière exactement analogue par laquelle le foudroiement du *Loft* vient nourrir notre conscience de l'effondrement, vient ratifier notre certitude que l'Éducation nationale est un système effondré. Il y a là des choses qui sont tout à fait transposables et comparables. Donc, je ne sais pas si j'ai

une vision magique, et je ne prétends pas avoir dégagé des règles scientifiques, je suis plutôt dans l'intuition et dans le témoignage. Après il y a, de manière plus classique, les caractéristiques communes des légendes de l'emballlement, le bon, les méchants...

Pascal Froissart – Il y a certes une écriture médiatique de la fiction et de l'information. Pensez-vous que le foudroiement soit un phénomène objectif ?

Daniel Schneidermann – Je le crois. L'affaire Dutroux est un foudroiement. L'apparition du *Loft* à la télé c'est un foudroiement. Baudis à TF1 disant : « Je suis l'objet d'accusations de prostituées », c'est un foudroiement. C'est un moment de sidération générale qui s'empare aussi bien du public que des médiateurs ou des intellectuels.

Guillaume Soulez – Votre idée, c'est que ça touche le public. À la limite qu'une profession soit happée par quelque chose qui la met en cause, le fait qu'il y a une passion journalistique, cela n'est pas surprenant. Je pense que tout métier a sa passion et que donc il peut y avoir un effet de tétanisation, d'imitation, mais la question du public reste ouverte.

Daniel Schneidermann – Permettez-moi une question. Est-ce qu'il vous est arrivé de prendre des bus lors de l'apparition de *Loft Story* ?

Guillaume Soulez – Oui, bien sûr.

Daniel Schneidermann – De quoi parlaient les gens ?

Guillaume Soulez – Les gens n'étaient pas tétanisés. C'est une chose que ce soit un objet de discussion publique, mais l'idée de « tétanisation », me paraît très forte et liée à un certain modèle psychologique. Dans *Loft Story*, il y avait deux aspects : il y avait le sentiment que, de toute façon, tout le monde en parlait, mais il y a aussi plus généralement la question de la réception de *Big Brother-Loft Story*. J'ai fait avec Guy Lochard une enquête internationale pour *MédiaMorphoses* justement (numéro hors série, juin 2003). On a pu observer

Rumeurs et emballements
Comment les décrire,
comment leur résister ?

Daniel Schneidermann,
Pascal Froissart, Guillaume Soulez

non pas un discours unique mais une multiplicité de discours.

Daniel Schneidermann – Avec des caractéristiques communes qui sont que les gens ne savaient pas qu'en penser. Il y avait un objet de discussion, dont les gens ne savaient pas quoi penser. C'était inter milieux sociaux et inter générationnel. Par exemple dans les familles, entre générations, on était dans une commune incertitude sur ce qu'on pouvait en penser. C'est ce que j'appelle un sentiment de sidération générale. Le mot n'est pas joli.

Guillaume Soulez – Ce mot induit une certaine psychologie comportementaliste, alors que *Loft Story* n'a pas toujours eu un taux d'écoute maximal. La plupart du temps *Julie Lescaut* l'emportait, comme cela a été relevé. N'y a-t-il pas là, plutôt que de l'emballement, une sorte de survalorisation de cette nouveauté, qui est une nouveauté journalistique, mais pas une nouveauté en soi. La « télé-réalité », ça fait longtemps que cela existe, on n'a pas attendu *Loft Story* pour faire de la « télé-réalité » et pour faire de la « trash TV » (« télévision-poubelle »). J'aurais plutôt tendance à dire que la nouveauté vient de la façon dont le produit a été « vendu », c'est dans le

brèves, implicitement réprobatrices. Mais enfin le discours sur *Loft Story* ne se déploie pas. On ne peut pas dire que le discours médiatique est à l'origine de l'emballement. Pendant cette semaine – je reviens à mon exemple des bus – les gens n'attendaient pas que les journaux leur disent « ce phénomène est intéressant » pour s'y intéresser. Les papiers dans les journaux s'interrogeaient essentiellement sur le devenir d'un programme. C'était en termes beaucoup plus stratégiques que ça se posait à l'époque, pas en termes sociétaux.

Guillaume Soulez – Le souvenir que j'en ai, c'est que M6 a préparé l'opinion, qu'elle a fait une campagne pour intéresser le public.

Daniel Schneidermann – Au contraire. Ils ont tellement eu peur de se faire voler l'idée par la concurrence que la chose arrive comme un coup de tonnerre. Ils commencent à communiquer sur l'émission quelques jours auparavant. Je me rappelle avoir discuté du devenir de l'émission dans cette fameuse première semaine : est-ce que ça allait tenir ou non. L'emballement a eu lieu après, c'était une sorte d'emballement esthétique. C'était « Qu'est-ce que nous sommes en train de regarder ? ». Alors qu'il me semble que dans la première



Daniel Schneidermann

marketing du produit qu'il y a quelque chose d'intéressant, de nouveau qui va toucher la forme de l'émission sous forme d'un ajustement à la réception, comme dans les autres *Big Brother*.

Daniel Schneidermann – Non, si le cas de *Loft Story* est intéressant, j'y insiste bien dans le livre, c'est parce qu'il faut une semaine avant que le discours médiatique ne s'empare de l'affaire. *Loft Story* a d'abord fait l'objet de

semaine de sidération que vous décrivez, c'était plutôt « Est-ce que ça va tenir ? », « Qu'est-ce que ça vaut ? », c'était plutôt sur l'enjeu qu'on insistait. On a compris ensuite qu'on n'y échapperait pas, on a pu discuter du programme lui-même, de son esthétique. Peut-être que *Julie Lescaut* a fait davantage d'audience, mais je n'ai jamais entendu les gens parler de *Julie Lescaut* dans les bus.

Daniel Schneidermann,
Pascal Froissart, Guillaume Soulez

Rumeurs et emballements
Comment les décrire,
comment leur résister ?

Pascal Froissart – On peut imaginer que les gens l'ont fait, mais que les observateurs, habitués à ces commentaires, les ont minorés. En fait, c'est l'idée d'un foudroiement objectif qui me chiffonne. Vous dites que c'est une donnée objective, alors que pour moi, c'est une donnée éminemment subjective, dépendant non seulement de l'assiduité des téléspectateurs, mais également du volume et de la teneur du commentaire *a posteriori*. Le foudroiement, tel que vous le concevez, ça ne marche que dans les grands médias, grosse chaîne de télévision, gros journal du soir...

Daniel Schneidermann – Ce qui m'intéresse, c'est cette semaine de latence entre le premier jeudi soir et le jeudi suivant, date à laquelle la réprobation médiatique commence à se déchaîner. « Objectif », « subjectif », je n'en sais rien. Dans tous les milieux publics, le sujet de conversation est unique, si c'est « subjectif », alors il y a soixante millions de subjectivités.

Guillaume Soulez – Non, non. Chacun a son regard, mais ce dont vous parlez relève de l'*actualité*, qui est un des aspects que vous décrivez. Ensuite, il y a la question des *outils de description* de ce phénomène à propos desquels vous et Pascal Froissart n'êtes pas d'accord.

Daniel Schneidermann – Il y a en permanence des objets de scandale médiatique, ça ne provoque pas le même feu de broussailles ou le même feu d'herbes sèches qui a été provoqué par le *Loft*.

Guillaume Soulez – Ne pourrait-on pas dire que la notion de scandale elle-même est en quelque sorte induite par le système médiatique ? Depuis le XVIII^e siècle, il y a des scandales qui fonctionnent souvent selon des circuits encastés les uns dans les autres. Du temps de Voltaire on parlait de l'« Affaire Calas » pendant des semaines, avec des effets de diffusion plus lents, mais la forme scandale est inscrite comme une sorte de dysfonctionnement d'un système qui, en temps normal, fonctionne de façon régulée. Ce sont des verrous qui sautent plutôt que quelque chose d'exceptionnel, lié à des motivations psychologiques.

Pascal Froissart – Mais pourquoi ce ne serait pas « normal » au contraire ?

Guillaume Soulez – Que ce soit là la loi normale de ce système ?

Pascal Froissart – Qu'il y ait de manière régulière ces espèces d'emballements, d'embrassements...

Guillaume Soulez – Oui, c'est une sorte de logique interne à l'organisation des circuits, disons alors que ce sont plutôt des outils de régulation qui ne fonctionnent pas. Le cas que je connais un peu, c'est le cas du « petit Grégory »¹. Il y avait un décalage de niveau entre les correspondants locaux qui suivaient un procès sur place et avançaient à tâtons avec beaucoup d'incertitude, et leurs rédacteurs en chef qui appuyaient en disant : « Mais pas du tout, ce que tu me dis, c'est pas du tout incertain, tout le monde dit qu'elle – la mère de Grégory – est coupable, etc. ». Le rédacteur en chef impose un point de vue en fonction de la concurrence entre médias sur cette affaire, et, au lieu de fonctionner comme régulateur pour contrôler ce que disent ses journalistes, il fait lui-même précisément sauter le verrou.

Daniel Schneidermann – Ce qui m'intéresse, c'est à la fois le mécanisme interne de dysfonctionnement dans les médias dont on peut dire beaucoup de choses, c'est relativement facile. Cela concerne une quantité de personnes, on peut les interviewer après-coup : « pourquoi vous avez fait ce choix ? », « pourquoi vous dites ça, ce jour-là, à votre envoyé spécial », etc. Ce qui me paraît plus intéressant et plus neuf, c'est le mécanisme d'*interaction entre l'émetteur et le récepteur*, mais ce n'est pas du tout une manière de dédouaner l'émetteur...

Pascal Froissart – Le terme d'« émetteur » ne me plaît pas beaucoup parce que j'ai l'impression d'être en présence d'une machine. Je préfère l'interaction entre les énonciateurs ou entre les instances d'énonciation. Quand vous dites : « J'ai entendu dans le bus et donc j'ai écrit dans *Le Monde* », je ne vous crois pas. Ce n'est pas

Rumeurs et emballements
Comment les décrire,
comment leur résister ?

Daniel Schneidermann,
Pascal Froissart, Guillaume Soulez

un « vous » directif, c'est une spéculation. En revanche, je crois bien que si *Libération* sort un papier, *Télérama* sort un papier, *Le Figaro* sort un papier, *Le Monde* ne peut pas rester silencieux. Quand vous dites *Arrêt sur images* reste silencieux sur Meyssan, c'est un acte de courage d'une certaine manière, de résistance...

Guillaume Soulez – C'est ce que j'appelle un « verrou ».

Daniel Schneidermann – Oui, et en même temps, je n'en suis pas particulièrement fier, ça peut être pris comme un acte de courage ou comme une désertion, parce que c'est aussi une désertion, ou un constat d'impuissance.

Pascal Froissart – Ne négligeons pas à nouveau le travail de Meyssan derrière le dispositif sur Internet. Rien n'avait été laissé au hasard, c'était une machine de guerre *marketing* huilée et très bien dirigée. Le site reprenait les grandes lignes du bouquin, c'était un modèle du genre. À nouveau, vos confrères du *Monde*, j'en parle dans la première partie du livre, se sont laissés prendre : ils y ont vu de la rumeur, et tout le monde a emboîté le pas, en usant de la locution « rumeur d'Internet ». Mais c'est tout, sauf une rumeur ! Pourquoi pas simplement une entreprise orchestrée de main de maître par un type qui sait y faire ?...

Daniel Schneidermann – Si vous voulez, mais la source est infiniment identifiable, lorsqu'ils parlent de « rumeur », ils font allusion à ce qui se passe ensuite, à l'effet « boule-de-neige ». Pour terminer sur ce qu'on a fait sur Internet, ce qui va nous dédouaner un peu plus du reproche de désertion, on a fait un travail qui était, à mon sens, la riposte la plus appropriée possible : notre enquêtrice Internet, qui était la personne qui avait en charge le site Internet d'*Arrêt sur images*, a fait une très longue enquête sur tous les liens donnés par le bouquin de Meyssan – puisqu'il donne vingt ou vingt-cinq liens – et elle s'est aperçue que, dans la totalité des cas, sur les sites indiqués en lien, le texte était interprété par Meyssan de manière manipulatrice et glissante. Le texte de l'enquête existe encore, puisqu'on avait fait cela en co-production avec *Le*

Monde.fr. À mon avis, c'était la porte coupe-feu la plus résistante.

Jeux de pouvoir et « emballement » : quelles régulations ?

Guillaume Soulez – Repartons de cette idée de *riposte* de média à média. Dans votre travail, Daniel Schneidermann, il y a un effet qui est assez brutal – qu'on pourrait nommer du vieux mot de « démythification » – c'est de montrer à quel point les médias sont des lieux de stratégie, d'organisation, de relations de pouvoir, assez loin des idéaux du journalisme, de l'idée d'émissions à vocation de transparence, de la liberté d'expression, etc.

Daniel Schneidermann – Des lieux de pouvoir...

Guillaume Soulez – Pas seulement. Des lieux aussi qui *redistribuent* des relations de pouvoir : pouvoirs publics, groupes privés, mais aussi le pouvoir qu'exerce la pression de la diversité des attentes des différents groupes sociaux dans le public. De temps en temps, on a l'impression que les médias jouent une sorte de jeu d'équilibre, là où on pourrait espérer qu'ils seraient un espace libre de confrontation de débat, où chacun laisserait son costume au vestiaire pour débattre... le modèle idéal, celui auquel on est un peu obligé d'adhérer parce que cela fait partie du fonctionnement démocratique. Or, le livre de Pascal Froissart et le vôtre, montrent qu'il y a une sorte d'organisation des médias, des systèmes de stratégie, et que, finalement, tout discours journalistique est à la fois une réponse à cette demande démocratique et, en même temps, *de façon indissoluble*, toujours une prise de position stratégique, à la fois comme pouvoir et comme position d'équilibre entre pouvoirs. J'aimerais savoir si, de votre point de vue, il y a des « mécanismes vertueux » qui permettent de *réguler* ces jeux stratégiques au sein des pratiques journalistiques. De même, est-ce qu'il y a des mécanismes pour lutter

contre ce que Pascal Froissart appelle le « rumorisme », c'est-à-dire le fait de dire que *les autres* sont victimes de la rumeur, pour mieux s'en détacher, et dire : « Nous, on sait ? » Je pense à ce journaliste qui a vérifié je ne sais plus quelle information botanique pour démonter une rumeur alimentaire et qui fait ensuite comme si tout le monde devait le savoir, suggérant que le public est idiot et qu'il s'est fait piéger, alors que lui-même a visiblement obtenu cette information à l'occasion de son enquête. Cela relève d'un effet de positionnement qui vise à affirmer une certaine crédibilité qui est en jeu dans la confiance obligée que nous faisons aux journalistes en démocratie, et assure un certain pouvoir aux journalistes. Dans ce lien indissoluble entre référence démocratique nécessaire et jeux de pouvoir, j'aimerais savoir si pour vous deux, il y a une ou des dynamiques vertueuses possibles, dynamiques opposées à ce que vous décrivez comme le « rumorisme » ou l'emballlement.

Pascal Froissart – Il y a dans mon livre des petits néologismes, dont le « rumorisme », qui serait la volonté de croire en la rumeur, comme concept agissant. Cela va au-delà de la fausse information, il s'agit de se défausser sur la rumeur, alors que dans bien des cas, il suffirait de dire « je ne sais pas »...

Daniel Schneidermann – Je ne comprends pas quelle est votre conviction centrale. Voulez-vous dire que l'existence de la rumeur elle-même ne serait qu'une rumeur, c'est-à-dire que la « rumeur » spontanée, extra-médiatique n'existe jamais ?

Pascal Froissart – La rumeur est une étiquette pour qualifier une sorte d'effervescence essentiellement journalistique... Rien ne diffuse mieux les rumeurs que les médias en effet.

Daniel Schneidermann – Je comprends mieux à présent pourquoi cette première semaine du *Loft* vous gêne. Elle vous gêne parce que la rumeur court sans le concours des médias. Ce n'est pas parce que les gens dans le bus ont lu la brève du *Monde* qu'ils parlent de *Loft Story*.

Pascal Froissart – Pourquoi pas ? En matière de diffu-

sion, *Le Monde* est le deuxième plus grand quotidien de France (après *Ouest France*)...

Daniel Schneidermann – Mais non, ce n'est pas encore à l'ordre du jour. Le 20 heures parle d'autre chose, la Une du *Parisien* parle d'autre chose, les haut-parleurs médiatiques parlent d'autre chose. Donc, ce n'est pas parce qu'ils ont lu la brève du *Monde*. Je suis désolé.

Pascal Froissart – Je pense en effet qu'une brève dans le quotidien d'information le plus lu de France a un certain impact...

Guillaume Soulez – On est ici au cœur du désaccord possible entre vous. Or, je pense qu'il y a un souci commun dans vos ouvrages autour de la question de la façon dont le journaliste doit donner des gages de sérieux, de fiabilité, de vérification des sources, etc., tout en tenant compte de ces relations d'organisation et de pouvoir que j'ai décrites tout à l'heure.

Daniel Schneidermann – Oui, je pense même que les objectifs commerciaux sont plus déterminants que les objectifs stratégiques. Parce que, avant d'être des organisations, ce sont en général des entreprises. La première finalité est économique.

Guillaume Soulez – Ce n'est pas contradictoire, cela peut relever à la fois de l'économie et des relations de pouvoirs démocratiques. La formation des journalistes, les procédures comme celles des « médiateurs » dans la presse ou à la télévision, ne produisent-elles pas un effet inverse de l'emballlement dans la mécanique journalistique ? Peut-on imaginer, pour lutter contre le « rumorisme », des effets de positionnement anti-rumeur ?

Daniel Schneidermann – Le principal mécanisme vertueux, c'est la nécessité pour un organe de presse de continuer à s'inscrire, fût-ce d'une manière symbolique, dans le jeu démocratique que vous décrivez. Nécessité de continuer à être perçu, non pas comme une machine à faire du fric, mais comme un organe de presse, dont la finalité première est l'information. Cela se traduit par

Rumeurs et emballements
Comment les décrire,
comment leur résister ?

Daniel Schneidermann,
Pascal Froissart, Guillaume Soulez



Pascal Froissart

toute une série de choses : par les interviews que donnent les directeurs de journaux où ils développent le discours officiel de l'entreprise, qui engage un peu le journal, par le développement des pratiques de médiateurs, ou dans certains journaux par la rédaction de chartes de déontologie. On trouve toute une série de traductions de cette nécessité.

Pascal Froissart – Je peux essayer de répondre à la question du contrôle de l'emballlement de mon point de vue. J'aurais tendance à dire qu'on s'intéresse d'autant plus à la rumeur ou à l'emballlement que, en fait, on se focalise dessus. Il y a un « effet de réel », une focalisation *a posteriori* de nos regards. Soudain, on ne s'intéresse plus qu'à ça, et l'on crée un climat d'urgence, urgence qui n'existe peut-être pas.

L'affaire Alègre, pour les personnes qui sont prises à partie, c'est prenant et douloureux. Mais, pour les simples observateurs dont je fais partie, les détails de cette affaire ne sont pas essentiels, cela me paraît échapper à l'urgence.

Guillaume Soulez – Est-ce une procédure que tu as mise en place toi-même quand tu as été sollicité en tant qu'expert de la rumeur ?

Pascal Froissart – Le premier temps pour moi a été toujours une espèce de déconstruction du concept de panique, de rumeur, d'urgence. Il me faut toujours me demander pourquoi je devrais me décider aussi vite. Est-ce qu'il y a une décision à prendre, une action à entreprendre ? La plupart du temps, c'est non. Dans l'affaire Alègre, du point de vue du spécialiste des sciences humaines, il n'y avait rien d'autre à faire que

« d'attendre que la justice passe » !

Guillaume Soulez – La seule justification serait que la justice a besoin d'un appui du côté de la presse.

Pascal Froissart – Cela participe du mouvement qui prétend que la justice « n'a pas de moyens », « fait mal son travail », est « corrompue », etc. C'est peut-être vrai dans certains cas, mais ce n'est pas avéré pour les affaires dont on parle.

Daniel Schneidermann – Dans le passé, cela a été vrai. Ce n'était pas une question de manque de moyens ou de corruption, c'était une question d'entrave politique des enquêtes. Dans les années 1980, quand éclatent les premières affaires politico-financières qui visent essentiellement le Parti socialiste, si les juges et les policiers chargés des enquêtes n'avaient pas bénéficié d'un appui médiatique extérieur, ces enquêtes auraient été entravées.

Les acteurs médiatiques en jeu : quel rôle jouent les « experts » patentés ?

Pascal Froissart – Cela m'apparaît toujours étrange de faire apparaître les journalistes comme des chevaliers blancs, les derniers avant l'apocalypse de la justice... Dans l'affaire du Watergate, qui est la référence en la matière, s'il n'y avait pas eu le travail de la justice fait avant l'enquête par deux journalistes du *Washington*

Daniel Schneidermann,
Pascal Froissart, Guillaume Soulez

Rumeurs et emballements
Comment les décrire,
comment leur résister ?

Post, il n'y aurait pas eu d'enquête du *Washington Post*. C'est plutôt de l'ordre de la caisse de résonance et de la stratégie. Les médias servent d'élément de stratégie comme un autre, utilisé par les acteurs judiciaires et politiques en particulier. Il y a d'autres lieux que les seules instances judiciaires où l'on peut débattre de la vérité. L'un d'eux, c'est l'agora scientifique. Finalement, dans votre livre, vous citez peu de scientifiques. Sur l'insécurité, vous mentionnez Emmanuel Todd, bien qu'il ne soit pas un spécialiste de criminologie, ni un spécialiste des statistiques en tant que tel ; si son propos est sensé, on peut vous reprocher néanmoins d'avoir choisi une personnalité médiatique ; pour un universitaire, ce n'est pas forcément un stigmaté, mais on sait qu'il a été proche du milieu politique et qu'il y a donc des entrées. Et surtout une personnalité au milieu de mille autres. De nombreuses analyses en criminologie ont été faites sur le sentiment d'insécurité, et finalement vous vous en faites peu écho vous-même. Ce n'est pas un reproche que je vous adresse, parce que vous n'êtes pas en charge d'une enquête ; mais je dirais que votre démarche est à l'image du fonctionnement actuel des médias. Il y a une sorte d'ignorance de ce corps de spécialité-là, de tous les gens qui sont spécialistes des sujets dont on parle, et qui sont fort peu interrogés. Les journalistes sont volontiers autoproclamés « Notre spécialiste » de l'économie, de la politique étrangère, ou du cinéma...

Je comprends qu'il est difficile d'interroger un sociologue, qu'il faut savoir lui laisser la parole – le temps médiatique n'est décidément pas le même que le temps scientifique – et qu'il est difficile de faire dire une vérité, une réflexion, avec des mots simples. Mais quand on me tend le micro en me sommant de me prononcer sur l'affaire Meyssan, je ne peux pas répondre, ou alors je réponds en tant que citoyen. Mais ce n'est pas en tant que citoyen que je suis convoqué sur le plateau, et donc il y a là quelque chose qui ne marche pas. Il y a quelque chose comme de l'abêtissement devant l'« urgence », disons une démission devant l'urgence.

Daniel Schneidermann – Dans une situation de ce genre, quel est le comportement vertueux d'un journaliste ? C'est d'aller tendre le micro au scientifique en lui

demandant quel est le rappel scientifique qu'il peut faire dans cette situation. Sur l'insécurité effectivement, il y a eu d'autres scientifiques, et leur donner la parole peut éventuellement aboutir à une relativisation des statistiques alarmantes.

Pascal Froissart – Ce n'est pas une critique *ad hominem*, c'est plutôt contre la profession qui n'utilise pas cette ressource. Je suis toujours fasciné de voir que, quand on parle de récession en France, on va voir le moins d'économistes possible, ou alors toujours les mêmes, ceux qui sont dans les carnets d'adresses, ceux qui sont des « bons clients ». Pour *Loft Story*, vous avez cité Daniel Dayan, Daniel Bougnoux et François Jost qui expriment certes des avis personnels, mais ils peuvent les localiser, les expliciter, les appuyer. Or, dès qu'un journaliste interroge un scientifique, il fait apparaître son propos *ex cathedra*, comme s'il était suffisant en soi en se privant encore d'une ressource, celle de la controverse. Au lieu de ça, c'est toujours : « Voici la Science, merci, au revoir ».

Daniel Schneidermann – Il me semble qu'il y a une toute petite erreur sur l'interlocuteur. Moi je n'ai pas couvert l'insécurité au début 2002. Ce n'est donc pas à moi qu'incombait la responsabilité de convoquer ou non des spécialistes de l'insécurité. En l'occurrence, mon travail sur ce point précis n'a pas consisté à traiter de l'insécurité, il a consisté à regarder comment mes confrères avaient traité l'insécurité. Par exemple, au moment précis au début 2002 où sortent les statistiques de la délinquance de 2001, si on regarde de près la production médiatique, on se rend compte que les spécialistes de l'insécurité sont convoqués. Pas seulement Todd, mais Mucchielli, d'autres, vraiment des spécialistes de l'insécurité. Ils donnent des interviews. Il se trouve que sur l'événement ponctuel de la statistique sur la délinquance de 2001, ils n'ont pas grand-chose à dire. Peut-être parce que c'est trop neuf, peut-être parce qu'ils n'en ont pas encore étudié en profondeur la structure, ce qui pose un autre problème. On pourrait dire qu'il faudrait que les journalistes attendent un mois ou deux mois, le temps que les scientifiques aient travaillé, qu'ils aient plongé dans les entrailles de la délinquance... Le seul

Rumeurs et emballements
Comment les décrire,
comment leur résister ?

Daniel Schneidermann,
Pascal Froissart, Guillaume Soulez

qui, me semble-t-il, introduit un élément de relativisation sur cette statistique de l'insécurité, c'est Todd par ses deux discours sur les vols de portables et sur le vieillissement de la population. De toutes les interviews que j'ai lues, il est le seul à donner cet argument intéressant. Il dit : « Il faudrait regarder si le vieillissement de la population n'est pas responsable d'une partie du sentiment d'insécurité ». Des choses qui auparavant n'étaient pas comptabilisées comme des actes de délinquance, c'est-à-dire des petites incivilités, occupation de halls, crachats dans les pieds des gens qui rentrent chez eux, insultes, etc., mais la population vieillissant, les gens n'ont plus envie qu'on leur crache dans les pieds ou qu'on les insulte. Tout d'un coup, ça rentre dans les statistiques, et dans le discours public. Comme observateur extérieur, je me dis, voilà le premier discours qui me permet de changer mon angle de vue sur cette statistique qui apparemment paraît irréfutable, et de me dire que ce n'est pas si clair que ça...

Pascal Froissart – On peut imaginer qu'il y ait des dispositifs, ou simplement une exigence déontologique. Je ne propose rien de concret, mais ne pourrait-on exiger des journalistes qu'ils fassent avec les scientifiques ce qu'ils font avec les faits divers : du recoupement (ou du *cross checking*) ? À coup sûr, les controverses scientifiques apparaîtraient. De plus, vous semblez excuser les journalistes de ne pas avoir interrogé des scientifiques car les statistiques étaient toutes chaudes. Mais c'est oublier qu'un statisticien passe sa vie le nez dans les « stats », et que d'une année sur l'autre les données sont rarement hétérogènes au point d'inverser les tendances ! Là, en termes de cercle vertueux, ou de lutte contre l'emballlement, contre la rumeur, il y a peut-être encore des ressources qui ne sont pas utilisées.

Daniel Schneidermann – Je suis d'accord avec vous. Le propos du livre est de dire : « Mais pourquoi on n'a pas donné la parole à des gens comme Todd », comme Todd ou les autres. Todd ne vous plaît pas parce qu'il est médiatique, mais il se trouve que c'est le seul sous la plume duquel j'ai lu des éléments concrets qui me permettraient de regarder autrement cette statistique de l'insécurité. Donc je me demande pourquoi on ne lui a pas donné davantage la parole.

Pascal Froissart – Il y a là un choix éditorial de votre part, davantage qu'un simple commentaire d'observateur. Vous privilégiez les thèses de Todd. Bien qu'elles soient pertinentes, il y a sûrement d'autres chercheurs qui les contrediraient ou amèneraient d'autres arguments. La science n'est pas consensuelle ! Ce qui est intéressant, c'est de refaire surgir les controverses permanentes qui existent dans le milieu des criminologues ; en les ramenant à la surface on peut prendre du recul avec l'image d'une science toute-puissante. C'est important pour le journalisme, qui s'est développé en même temps que les sciences sociales et qui les prend pour modèles au point de se croire tout-puissant à son tour, imprégné de l'idéologie positiviste du fait, de l'objectivité, de la manie quasi-expérimentale de la vérification...

Daniel Schneidermann – Le journalisme n'est pas tout-puissant. Il me semble que vous menez le débat sur un front secondaire, qui est « Todd ou les autres ». Pour moi, le front principal, c'est « Todd ou personne ». C'est quelque chose ou rien. Le débat principal, c'est une réfutation scientifique de la statistique, ou pas de réfutation de la statistique.

Guillaume Soulez – J'aimerais introduire un élément. Je suis assez frappé par l'existence d'un journalisme scientifique. On considère que pour parler de biologie, de physique nucléaire etc., il faut une compétence. Ce sont des gens qui ont fait des études de maths, de sciences, etc., et qui deviennent journalistes (ou le contraire). Des journalistes qui ont une formation. Quand on a affaire à un sociologue, à un anthropologue, à quelqu'un des sciences politiques, il n'y a pas le savoir, ou peu – ou

Daniel Schneidermann,
Pascal Froissart, Guillaume Soulez

Rumeurs et emballements
Comment les décrire,
comment leur résister ?

peut-être il disparaît – qui permettrait de mettre en perspective le propos d'un chercheur qu'on sollicite. Ce qui me frappe, c'est que les sciences humaines, ou sciences sociales, sont traitées différemment des sciences de la nature. Avec un minimum de compétence journalistique on ne pourrait pas traiter de la même façon des pseudo-experts et des véritables scientifiques. Ce qui me frappe beaucoup dans vos deux livres, c'est cette omniprésence des « experts ». C'est-à-dire des gens qui n'ont pas de compétences académiques reconnues par leurs pairs, mais qui existent dans l'interstice entre science et média, et qui n'ont de compte à rendre à personne. Ni à leur profession scientifique, ni à leur profession journalistique. Ils sont dans cet entre-deux, et même quand ils disent des inexactitudes, même quand ils sont dans un discours gratuit, ils ne risquent rien. On les réinvite, c'est le plus beau ! On ne devrait pas pouvoir faire comme si c'était la même chose de demander à un expert plus ou moins autoproclamé et à un spécialiste de criminologie...

Daniel Schneidermann – Je souscris au constat. Il y a une carence. On peut essayer d'expliquer cette carence. Une des explications est qu'on demande au journaliste deux qualités qui sont souvent hélas antagonistes. On lui demande d'être un vulgarisateur, et on lui demande d'être compétent dans des spécialités pointues. Il est difficile de trouver ces mêmes qualités dans la même personne.

Guillaume Soulez – Pourquoi n'arrive-t-on pas à penser que les sciences sociales et les sciences humaines sont des sciences ? Sans doute pour toutes sortes de raisons liées au discours intellectuel, plus fluctuant dans ces domaines que dans les sciences dites « dures » ou liées à la construction sociale de ce qu'est la science. Mais n'y a-t-il pas cependant des ressources d'analyse dans la formation journalistique elle-même ou dans les procédures journalistiques quotidiennes, comme la vérification ou la rigueur de la preuve ou de la démonstration, ressources qui pourraient être mobilisées. Même si on ne sait pas exactement à qui on a affaire, on pourrait peut-être mettre en doute ces discours d' « expert ».

Daniel Schneidermann – Avant de vérifier, il faut comprendre.

Pascal Froissart – Le journalisme est un métier intellectuel comme un autre, le problème n'est pas sur la compétence. En revanche, la vision qu'ont les journalistes de leur métier est déformée : l'investigation y a la première place. Au point que Dominique Marchetti a pu en parler comme d'un véritable mythe ! Pourtant, sur 100 journalistes, 95 travaillent dans un bureau, font de la dépêche, compilent des dossiers, surfent sur Internet, préparent des émissions... Et 5 font de « l'investigation ». Pire, la plupart n'écrivent pas dans des journaux, parce que même les gros organes de presse n'ont plus les moyens pour des enquêtes au long cours. Ils écrivent donc des ouvrages d'investigation, publiés par des éditeurs plus ou moins indépendants, prennent des risques monstrueux... Le problème ne réside pas dans la compétence des journalistes : les journalistes font ce qu'ils peuvent. Il y a peut-être des procédures qui ne sont pas à l'œuvre, ou des conceptions, plutôt que de parler de compétence. Quelle est la conception que les journalistes ont de leur métier ? À la vérité journalistique dont vous vous faites le héraut, j'ai tendance à vous opposer la vérité scientifique, en n'ignorant pas que les contraintes de temps ne sont pas les mêmes. Ça prend peut-être trois ans pour résoudre tel problème, ce n'est peut-être pas moins vrai et ça se perd. Passé l'actualité, ça se perd. L'intérêt pour les statistiques est conjoncturel. C'est pourquoi, quand vous dites qu'il y a un foudroiement, je ne suis pas sûr. Il y a un foudroiement pourquoi ? Parce qu'on fait le choix de traiter ce sujet dans un cadre politique.

Daniel Schneidermann – Dans quelle affaire ?

Pascal Froissart – Dans toutes les affaires dont vous parlez. Vous choisissez à chaque fois des affaires qui ont un cadre politique. Plus ou moins : le *Loft* est politique au sens très large de « vie en société », mais pour ce qui est de la politique de sécurité, c'est très clair. Vous ne nous laissez pas y échapper.

Rumeurs et emballements
Comment les décrire,
comment leur résister ?

Daniel Schneidermann,
Pascal Froissart, Guillaume Soulez

Les journalistes manquent-ils d'éducation aux médias ?

Guillaume Soulez – Est-ce qu'on pourrait imaginer que, dans la formation des journalistes, il y ait une heure par semaine consacrée à l'analyse de ce genre d'emballement ?

Daniel Schneidermann – Non seulement on pourrait, mais il est urgent de l'imaginer.

Guillaume Soulez – Est-ce que ce ne sont pas les journalistes qui manquent d'éducation aux médias ?

Daniel Schneidermann – Si, aussi, il y a une carence générale, une carence dans la formation générale, une carence en tout cas des instructions, très souvent les gens vont sur le terrain dans un désordre total, dans un total empirisme, sans matériel pédagogique, avec beaucoup de bonne volonté, sans directives.

Guillaume Soulez – Ce qui me frappe quand il y a des débats, entre journalistes malheureusement, sur des questions comme la guerre du Golfe où il y a des phénomènes d'emballement, c'est la pauvreté du discours journalistique sur le journalisme. Ce qui me paraît aux antipodes du travail scientifique qui se fait depuis vingt, ou trente, quarante, cinquante ans où les choses sont décrites de façon assez pointue, précise.

Daniel Schneidermann – Je suis d'accord. D'ailleurs c'est un des efforts qu'on a le plus souvent à faire dans l'émission et que, comme animateur, j'ai le plus souvent à faire. Quand j'invite des journalistes, je ne les invite pas pour qu'ils me parlent du sujet dont ils traitent, mais pour qu'ils parlent de la manière dont ils le traitent. C'est souvent un travail très difficile à faire, parce que deux fois sur trois, ils ne comprennent pas l'exercice. On ne leur a jamais appris à réfléchir sur leur propre

pratique, qui leur apparaît comme quelque chose qui est de l'ordre du réflexe élémentaire. Ce qu'ils savent, ils le savent et la manière dont ils le savent leur paraît secondaire.

L'apprentissage du doute

Guillaume Soulez – Comme vous dites, il y a un écart entre l'apprentissage de la déontologie empirique du premier reportage qu'on fait quand on est un jeune journaliste, et des discours assez abstraits sur la déontologie.

Daniel Schneidermann – Dans les écoles de journalistes, il faudrait, je ne sais sous quelle forme, des moments de réflexion sur sa propre pratique. À partir de la propre production des journalistes.

Pascal Froissart – Rappelez-moi combien de porteurs de cartes de presse sont issus des écoles de journalisme ?

Daniel Schneidermann – De plus en plus...

Guillaume Soulez – 20-25 %, surtout les jeunes journalistes.

Pascal Froissart – C'est donc encore une minorité. Ce n'est pas ça, le milieu des journalistes. C'est encore un mélange de gens issus de tous les métiers, mais qui, tous, en revanche, se polarisent rapidement sur la même conception du métier. Il y règne un véritable ethos journalistique, une véritable idéologie journalistique. Si l'idée de cercle vertueux me semble intéressante, il ne servirait à rien d'agir sur les seules écoles de journalisme qui ne forment qu'une minorité de journalistes. Et puis comment pourrait-on parler de vertu à l'école : des cours de vertu journalistique ?

Daniel Schneidermann – Il n'y a pas de vertu. Ce n'est pas moral. Il n'y a pas de comportement vertueux, ni de comportement vicieux. Ce qui me paraît être au cœur de

Daniel Schneidermann,
Pascal Froissart, Guillaume Soulez

Rumeurs et emballements
Comment les décrire,
comment leur résister ?



Daniel Schneidermann



Guillaume Soulez



Les mains de Pascal Froissart

l'apprentissage nécessaire, ce n'est pas l'apprentissage de la vertu, c'est l'apprentissage du doute, par rapport à ses propres informations, et par rapport à ses propres convictions. Ce n'est pas du tout un comportement plus vertueux qu'un autre, c'est un comportement plus efficace qu'un autre.

Pascal Froissart – À l'intérieur de la philosophie dont on peut imaginer que c'est la science du doute par excellence, il y a des philosophes qui ne doutent absolument pas, et d'autres qui ne font que ça. Je n'ai pas de noms à vous donner, mais je peux affirmer que le doute, l'esprit critique, n'est pas de l'ordre du savoir. C'est un savoir-faire, tout au plus. C'est une attitude qu'on apprend au contact de quelqu'un, à moins que ce ne soit carrément inné (j'y crois assez peu !). En tout cas, ce n'est pas quelque chose qu'on peut comprendre et appliquer, ce n'est pas opératoire, ce n'est pas de l'ordre de la connaissance.

Daniel Schneidermann – Comment l'apprendre si ce n'est pas un savoir ?

Pascal Froissart – Je ne sais plus trop. Mon intuition est que cela se transmet par compagnonnage, par apprentissage : c'est ce que les enseignants du supérieur font en dirigeant des mémoires et des thèses. Sans doute cela se transmet-il également de la même manière par les parents. Et par mille autres manières... mais je ne crois toujours pas à une voie didactique au sens strict.

Daniel Schneidermann – Le propos d'*Arrêt sur images*, depuis maintenant dix ans que l'émission existe, n'est pas de dire chaque semaine : « Les médias nous ont dit

blanc mais, en fait, c'est noir ». Ça se pourrait. Cette première démarche, ça serait du Pierre Bourdieu ou du Serge Halimi. Ce n'est pas *Arrêt sur images*. *Arrêt sur images*, c'est : « Les médias nous ont dit blanc comment le savent-ils, comment sont-ils arrivés à ce « blanc » ? Il y a une espèce de cousinage dans la démarche. Si j'étais en charge de la pédagogie dans les écoles de journalistes, je trouve que l'introduction du doute se ferait plutôt à base de questions qu'à base d'injonctions.

Guillaume Soulez – Si un chercheur-journaliste arrivait à articuler le doute aux sciences sociales, on aurait la véritable formation au doute. Le doute serait fondé sur ce que produisent les différents mécanismes étudiés par la sociologie du journalisme et la sociologie des médias. De ce point de vue, lorsque vous dites qu'*Arrêt sur images* n'a pas pour fonction de dire : « les faits sont ceci, à la place de ce qu'on vous a dit », ne pensez-vous pas que les discours experts ou les discours de décryptage risquent de renforcer une certaine suspicion quant à la mécanique journalistique, alors que parfois il suffit simplement de déshabiller le discours journalistique de tous ses artifices, de toutes ses procédures de masquage, de ce qu'on ne sait pas et de dire simplement : « voilà, il y a une série de faits, on peut les construire comme-ci ou comme-ça ». D'aller au contraire de ce que vous disiez, d'aller aux faits, de décrire une série de faits sur lesquels on peut à peu près se mettre d'accord. Il y a de nombreux livres sur le journalisme – les chercheurs y compris, je ne m'en exclus pas du tout – qui nourrissent le discours sur le journalisme, alors que peut-être on pourrait espérer qu'en faisant du journalisme, il y ait au contraire une démarche inverse, la contre-enquête, le retour aux faits, le décryptage d'une série de faits.

Rumeurs et emballements
Comment les décrire,
comment leur résister ?

Daniel Schneidermann,
Pascal Froissart, Guillaume Soulez

Daniel Schneidermann – Qui choisit la série de faits ? Qu'est-ce qu'une série de faits ? Qui choisit ce qui entre dans la série ou non ? On est au cœur de la difficulté du métier de journaliste. Si on considère que le point de départ c'est un moment M, une heure H, à laquelle une ex-prostituée produit un récit à un gendarme, n'importe quel cinéaste vous dira que selon que c'est filmé comme ça ou comme ça, on n'aura pas la même scène. On aura des scènes complètement opposées. C'est compliqué le point de départ.

Guillaume Soulez – De ce point de vue, je suis frappé de l'absence d'analyse des dépêches AFP. Là il y a un point de départ, on peut le localiser, le dater, souvent il y a un éclairage qui est déterminant dans le développement d'une affaire.

Pascal Froissart – Les agences de presse, c'est peut-être plus difficile d'accès pour les chercheurs que les articles de journaux. Vous avez accès à des sources auxquelles nous avons difficilement accès. En choisissant des sources uniquement télévisuelles – j'en comprends la raison – et des sources comme *Le monde*, *L'humanité*, *Libération*, c'est-à-dire des gros journaux, n'y a-t-il pas là un biais pour parler de ces emballements, du surgissement de la vérité en définitive ? Est-ce qu'il n'y a pas à nouveau, par la focalisation sur ces médias, création d'une sorte d'artefact, de construction particulière, qui a plus à voir avec les commentateurs médiatiques qu'avec les producteurs médiatiques. J'ai une vision extensive des médias. Je pense que le petit journal d'annonces publicitaires *Paris Boum Boum* est un média de masse, qu'un salon de coiffure – je pousse un peu – peut être aussi considéré comme une voie de diffusion médiatique... N'y a-t-il pas une faiblesse là, à ne penser que dans le cadre extrêmement mass-médiatique et surtout toujours

très proche du cadre politique ? Pourrait-on encore parler des emballements si on prend en compte les radios privées de la bande FM qui ignorent ce type de propos, les journaux de quartier, les *weblogs* (sites personnels), etc. ?

Daniel Schneidermann – Chaque travail a ses propres limites. Je suis plutôt allé chercher les exemples qui sont dans mon champ de vision professionnel immédiat. On aurait pu imaginer d'autres échantillons, que je m'intéresse à d'autres médias, *L'Auto Journal*, *Paris Boum Boum*, ou des radios locales provinciales...

Guillaume Soulez – Si on travaille sur l'emballlement, il me paraît intéressant de voir où ça ne s'emballe pas. Sinon on ne travaille pas sur l'emballlement, on ne travaille que sur l'emballlement qui marche. Il y a peut-être des lieux où il y a des gens, ou des petits médias, d'autres lieux que ces grandes scènes très visibles, comme les *talk-shows* ou les plateaux du JT, où ça ne marche pas ou moins bien, où il y a du doute qui s'installe, où il y a une certaine vérité qui peut surgir face à ces emballements.

Daniel Schneidermann – Ce n'est pas de la vérité, c'est de la résistance, mais bien sûr... Mais, vous savez, je suis journaliste. Et un journaliste, ça s'intéresse à quoi ? aux trains qui arrivent en retard !

Notes :

¹ G. Soulez, « La scène morale », in « Le lynchage médiatique », revue *Panoramiques*, n°35, Corlet-Marianne, 1998.